NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

61 Nº 9 1934

Romans dangereux (I)

François PAPILLON

p. 952 - 964

https://www.nrt.be/en/articles/romans-dangereux-i-3724

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ROMANS DANGEREUX

Les prêtres qui dirigent des jeunes gens savent l'influence profonde et néfaste qu'exercent sur plusieurs d'entre eux des écrivains tels que Marcel Proust et André Gide. Il est donc utile de connaître de plus près la physionomie morale et littéraire de ces deux auteurs. Nous croyons ne pas quitter le domaine propre de la Nouvelle Revue Théologique *et rendre service à beaucoup de nos lecteurs en publiant cette étude de critique morale et psychologique, écrite par un prêtre pour des prêtres, par un éducateur pour des éducateurs.* N. d. l. R.

On se préoccupe beaucoup des mauvais romans. Quelques bons catholiques, assumant le rôle de chien de berger, secouent la torpeur de leurs frères; des éditeurs avisés, comprenant tout l'intérêt qu'ils ont à respecter la morale, expurgent les mauvaises collections et en publient d'autres, présentant toutes les garanties désirables; les pouvoirs publics, eux-mêmes, se soucient de la question (1).

Rarement, cependant, le public catholique s'est montré aussi libre dans ses lectures. Reculant encore devant les grossières pornographies, il n'est arrêté par aucune situation risquée, aucun sous-entendu troublant; vivant presque dans un climat psychologique d'impudeur, il traitera trop facilement de scrupuleux ou de maniaque quiconque essaiera de le détromper. Quand le mal ne s'étale pas dans toute sa crudité, on nie l'existence du danger, ou on se persuade pouvoir l'affronter impunément. Il existe cependant, d'autant plus insidieux que des scènes d'alcôve trop provocantes n'en viennent pas dénoncer l'existence, dans la philosophie générale de l'auteur, dans la psychologie de ses personnages, dans les situations où il les met, dans toute la vie du récit. Plutôt passif devant un livre de sciences abstraites, le

(1) En Belgique, l'Union des Ligues pour le relèvement de la moralité publique. En France, toute l'action déployée par M. l'abbé Bethléem et qui a pour centre sa *Revue des Lectures*. Pour les interventions législatives ou municipales, il suffit de consulter la *Revue des Lectures* pour la France, et pour la Belgique le ***Bulletin de l'Union des Ligues***.

lecteur du roman devient actif dans la mesure où son intérêt s'éveille : se passionnant pour les différents personnages, il entre dans leurs attitudes psychologiques et joue à lui seul tout le drame. Évidemment, quand le livre s'achève, le rideau se baisse; mais pour l'acteur qui, en se dédoublant, a vécu des moments si capiteux, la pièce n'est pas finie, elle peut se prolonger indéfiniment par le rêve. Que de dangers si un auteur agnostique, partisan de la libre recherche du plaisir, nous a fait vivre dans un décor tout semblable à celui de notre vie quotidienne. Que de dangers de la reprendre avec des yeux nouveaux, avec des attitudes nouvelles, ceux des personnages que nous aurons joués.

On n'est plus le même et la transformation vous a échappé. Évidemment on n'arrivera pas tout de suite à la chute grave, mais, se croyant indemne, on méprisera les conseils de prudence on renouvellera les lectures périlleuses, et, perdant de plus en plus la ferveur de son esprit chrétien, on se préparera des faiblesses d'autant plus lamentables que le tempérament spirituel est plus miné. Devant un pénitent qui commence à se laisser ensorceler par le livre pernicieux, nous devons user de toute notre influence de directeur ou de professeur pour l'éclairer et même, dans des cas graves, intimer notre défense sous peine de refus d'absolution. Mais ce grand moyen ne peut être employé qu'exceptionnellement et, si nos exhortations ne portent pas sur une conscience erronée qui se croit réellement à l'abri, la lecture pourra se faire sans faute formelle et le poison continuera d'entrer dans l'âme en l'infectant sournoisement.

Donc en mettant à part les œuvres mauvaises, dont la lecture implique nécessairement péché mortel à cause de leurs obscénités, de leurs criants appels à la débauche et aux autres péchés, en nous bornant aux œuvres discrètes qui pourraient plus facilement être lues sans péché grave, le véritable problème moral du « Roman dangereux » sera d'ordre psychologique et pastoral plutôt que casuistique. Comment former la mentalité du peuple chrétien et spécialement des jeunes, comment affiner leur sens chrétien et les délicatesses de leur pureté, pour que, d'instinct, ils reconnaissent le poison quelque caché qu'il soit, et rejettent le

livre, ou, s'ils doivent malgré tout le lire, qu'ils trouvent en eux-mêmes le contrepoison efficace ?

Pour le savoir, il faut, avant tout, connaître les formes que prend actuellement le mal, essayer de faire un tour d'horizon littéraire pour distinguer les principaux courants. Tour d'horizon littéraire, et c'est d'un coup écarter les pornographies, les mille collections populaires, plus ou moins passionnelles ou policières qui risquent de n'être trop souvent que la glorification du crime ou de la débauche à bon marché; c'est nous borner aux œuvres qu'on appelle bien écrites et de prétentions philosophiques, qui veulent nous inspirer des idées, nous faire prendre une attitude devant la vie.

Pour guider notre enquête, nous nous baserons sur un mot de M. Edmond Jaloux, bien placé pour s'y connaître puisqu'il est lui-même critique très avisé et subtil romancier d'analyse : « l'esprit d'expérience érotique que l'on voit dans les livres récents depuis Marcel Proust et André Gide » (*Nouv. Litt.* 26 août 1933). Donc, en remettant à plus tard de rechercher leur influence sur le roman contemporain, on essaiera d'abord de définir de façon aussi objective que possible l'esprit de ces deux auteurs. De façon aussi objective que possible, donc sans négliger de montrer toutes leurs qualités littéraires; en effet, leur danger vient de ce que leurs défauts sont voilés parfois par les beaux côtés qui risquent de faire prendre le change.

Pour comprendre pleinement Proust et Gide, il faut les rapprocher d'un maître dont François Mauriac a dit « Je me rappelle mon émerveillement lorsqu'à seize ans je découvris dans *L'homme libre*, de Barrès, la mirobolante formule : « *sentir le plus possible en s'analysant le plus possible* ». Pour nous persuader que la formule est exacte, il suffira de citer d'abord quelques paragraphes de l'effarante prière-programme : « Bientôt, sûrs de notre procédé, nous pousserons avec clairvoyance nos émotions d'excès en excès, nous connaîtrons toutes les convictions, toutes les passions et jusqu'aux plus hautes exaltations qu'il soit donné d'aborder à l'esprit humain, dont nous sommes dès

aujourd'hui une des plus élégantes réductions que je sache... Les ordres religieux ont créé une hygiène de l'âme qui se propose d'aimer parfaitement Dieu; une hygiène analogue nous avancera dans l'adoration du *Moi*. C'est ici à Saint-Germain un institut pour le développement et la possession de toutes nos facultés de sentir, c'est ici un laboratoire de l'enthousiasme. Et non moins énergiquement que firent les grands saints du Christianisme, proscrivons le péché, le péché qui est la tiédeur, le gris, le manque de fièvre, le péché, c'est-à-dire tout ce qui contrarie l'amour... L'homme idéal résumerait en soi l'univers; c'est un programme d'amour que je veux réaliser; je convoque tous les violents mouvements dont peuvent être énervés les hommes. Je paraîtrai devant moi-même comme la somme sans cesse croissante des sensations. Afin que je sois distrait de ma stérilité et flatté dans mon orgueil, nulle fièvre ne me demeurera inconnue et nulle ne fixera » (H. L. 39, 40) (1).

Finalement, après un essai de discipline vainement tenté dans la solitude, l'auteur rentre au milieu du siècle, parce qu'un certain nombre d'appétits ne peuvent se satisfaire que dans la vie active. Et il a trouvé le moyen d'accepter paisiblement sa dualité intime.

« Je me suis morcelé en un grand nombre d'âmes. Aucune n'est une âme de défiance; elles se donnent à tous les sentiments qui les traversent. Les unes vont à l'église, les autres au mauvais lieu. Je ne déteste pas que des parties de moi s'abaissent quelquefois :

(1) Pour ne pas encombrer l'article par la répétition des titres cités intégralement, voici la liste des abréviations employées au cours de cette première partie :

H. L. : *Un homme libre* par Maurice BARRÈS, Paris, Plon, 1930.

H. A. M. : *Une heure avec Henry de Montherlant* dans *Nouvelles Littéraires*, 15 oct. 1927.

T. P. : *A la recherche du temps perdu*. Titre général de l'œuvre de Proust.

T. R. : *Le temps retrouvé*. Titre donné par l'auteur aux deux derniers volumes de la recherche du temps perdu.

E. S. : *Marcel Proust, sa vie, son œuvre*, par le Baron E. SEILLIÈRE. Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue Critique*.

J. F. : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Paris, Nouv. Rev. Fr., 1919.

N. L. : *Nouvelles littéraires*, Paris.

il y a un plaisir mystique à contempler, du bas de l'humiliation, la vertu qu'on est digne d'atteindre; puis un esprit vraiment orné ne doit pas se distraire de ses préoccupations pour peser les actions qu'il commet au même moment... Un danger bien plus grave (que les mauvais contacts) c'est, dans le monde intérieur, la stérilité et l'emballement. On connaît ma méthode : je tiens mon âme en main pour qu'elle ne bute pas et je m'ingénie à lui procurer chaque jour de nouveaux frissons » (HL. 232, 233).

Il serait ridicule de tenter entre les pensées d'*Un homme libre* et celles de Proust, de Gide et de leurs continuateurs actuels, une identification à laquelle tout s'oppose. Eux reprochent à Barrès « sa prudence, ses esclavages, de ne pas avoir vécu, de ne pas s'être perdu... d'avoir tenu son personnage jusqu'au bout, de n'avoir pas eu, vers sa fin, un grand ricanement, au moins un grand sourire » (H. A. M.). Lui-même n'aurait pas accepté l'assimilation puisqu'il se refuse à admettre un redressement de sa pensée, et essaie de prouver la continuité qui relie « *Un homme libre* » aux « *Scènes et doctrines du nationalisme* » (HL. 243-253). N'empêche que, dans les lignes que nous avons citées, bien des idées sont affirmées, qui nous éloignent bien des « *Amitiés françaises* » et des « *Familles spirituelles de la France* »; c'est le primat de l'exaltation, le relativisme de la morale, la décision de tout sentir et de tout admettre en soi, etc....

Tout cela que nous retrouverons partiellement en Gide et Proust, Barrès essaie de montrer comment cela le conduira au relativisme de la raison humaine, à la vue que nos pensées en apparence les plus indépendantes sont réglées par l'atavisme.

« Dans cet excès d'humiliation, une magnifique douceur nous apaise, nous persuade d'accepter nos esclavages : c'est, si l'on veut bien comprendre, et non pas seulement dire du bout des lèvres, mais se représenter d'une manière sensible que nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères ».

Nous voilà bien loin du point de départ, en plein mysticisme naturaliste, qui fait communier à l'âme innombrable de la race, aussi bien qu'à l'âpre douceur des paysages mosellans, aux mille forces connues et inconnues de la nature.

Marcel Proust.

Marcel Proust, lui, ne s'est pas évadé de l'individualisme, il y est obstinément demeuré; s'efforçant de « tout sentir en s'analysant », nous verrons combien.

Sa vie même le confine dans sa besogne. Le Marcel de « *A la recherche du temps perdu* », porte-parole de l'auteur, se sent, dès l'adolescence, la vocation d'écrivain, hors de laquelle il ne peut rien concevoir. Lui-même, après une courte fréquentation des cours de droit, se voue uniquement aux lettres, non pour se procurer des ressources qu'il possédait déjà, mais par amour de l'œuvre qu'il voulait donner au public. Dix ans de brillante mondanité, pendant lesquels il étudie les détails vécus qu'il élaborera plus tard; à cause de sa santé toujours plus délicate, dix années environ de travail solitaire; en 1913, la publication laborieuse de la première partie : « *Du côté de chez Swann* »; la continuation de la vie retirée et du travail assidu malgré l'indifférence du public; la notoriété soudaine à la suite de l'attribution du prix Goncourt en 1919 à la seconde partie : « *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* »; trois ans de production hâtive malgré une santé de plus en plus délabrée; la mort survenue le 18 novembre 1922, après que l'écrivain eut, tant que ses forces le lui permettaient, noté les symptômes du départ prochain, pour servir à son œuvre : et celle-ci achevant de se publier jusqu'en 1928, date à laquelle ont paru les derniers volumes des 15 que comprend « *A la recherche du temps perdu* ». Tels sont les principaux points de repère d'une vie mangée par son œuvre, qui avaient été l'une et l'autre presque inconnues du grand public; mais sur lesquelles, depuis lors, conférences et publications se multiplient, montrant l'attention passionnée des littérateurs, et attirant celle, beaucoup plus factice, du « monde » au milieu duquel Proust a vécu et qu'il a si bien dépeint.

Dans une étude comme la nôtre, il ne saurait être question d'analyser en détail l'œuvre de Proust; mais il est absolument nécessaire de comprendre ce que signifie cette « recherche du temps perdu ». C'est, en prenant les choses en gros, « la résurrection d'une vie par la mémoire »; mais, de toute autre façon que dans

les Souvenirs, avec de tout autres procédés et un tout autre but.

Non la résurrection, mais la recréation d'une vie beaucoup plus riche et plus chatoyante qu'elle n'a été réellement. Personne n'ignore que, de notre vie psychologique, nous ne percevons jamais, à l'état clair, qu'une petite partie, et la moins riche. L'autre, qui répond beaucoup plus à notre moi profond, est faite de désirs, d'impressions semi-conscients, mais refoulés par la volonté ou l'automatisme, ou bien manquant de l'occasion libératrice qui leur permettrait de s'exprimer pleinement; tout un trésor de vie inexploité, mais dont on pressent la richesse infinie.

Cette coexistence de deux moi, l'un connu et fermé, l'autre à peine entrevu, en formation continue, perpétuelle course vers un mieux-être, passe inaperçue aux trois quarts des hommes et n'est connue que des spirituels, de ceux qui se penchent sur leur intérieur pour mieux en étudier les palpitations. Ils échappent à cette dualité par la réminiscence, mais entendue à la manière de Proust, qui analyse ce phénomène en plusieurs endroits et en donne pour ainsi dire la théorie au début du dernier tome de son œuvre (T. R. II, p. 7 et suiv.). Il ne s'agit pas du ressouvenir calme d'une formule connue ou d'un schéma bien établi dans notre esprit et remontant à la surface, mais de l'exaltation produite dans l'âme par l'association d'une sensation, qui, d'elle-même, passerait inaperçue, avec une autre plus ancienne, non encore parfaitement localisée; assez vive cependant pour permettre aux deux moi d'associer leur action à propos du même objet, la réminiscence imaginative approfondissant la sensation actuelle pour la vivre dans sa plénitude, et la sensation elle-même donnant à l'imagination l'occasion de se fixer.

C'est que, pour notre auteur, cette réminiscence, véritable perception de l'atemporel, met notre esprit au-dessus de lui-même, en le faisant entrer en contact avec l'essence même des choses. Mais écoutons-le : « Tant de fois, au cours de ma vie, la réalité m'avait déçu parce qu'au moment où je la percevais, mon imagination, qui était mon seul organe pour jouir de la beauté, ne pouvait s'appliquer à elle en vertu de la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que ce qui est absent. Et voici que

soudain, l'effet de cette dure loi s'était trouvé neutralisé, suspendu par un artifice merveilleux de la nature, qui avait fait miroiter une sensation... à la fois dans le passé, ce qui permettait à mon imagination de la goûter, et dans le présent où l'ébranlement effectif de mes sens par le bruit, le contact avait ajouté aux rêves de l'imagination ce dont ils sont habituellement dépourvus, l'idée d'existence et grâce à ce subterfuge avait permis à mon être d'obtenir, d'isoler, d'immobiliser, la durée d'un éclair, ce qu'il n'appréhende jamais : un peu de temps à l'état pur » (T.R. II. 14).

Cette joie débordante de la réminiscence s'explique si l'on songe que, conçue de cette façon, elle n'est pas simplement le rappel d'une sensation, mais de toutes celles que nous éprouvions en même temps que celle-là. « Les choses, sitôt qu'elles sont perçues par nous, deviennent en nous quelque chose d'immatériel, de même nature que toutes nos préoccupations ou nos sensations de ce temps-là et se mêlent indissolublement à elles. Tel nom lu dans un livre autrefois contient entre ses syllabes le vent rapide et le soleil brillant qu'il faisait quand nous le lisions. Dans la moindre sensation apportée par le plus humble aliment, l'odeur du café au lait, nous retrouvons cette vague espérance d'un beau temps qui si souvent nous sourit, quand la journée était encore intacte et pleine dans l'incertitude du ciel matinal; une lueur est un vase rempli de parfum, de sons, de moments, d'humeurs variées, de climats » (T.R. II. 33). Le travail de l'artiste est de recomposer exactement la vie, non telle que l'a connue notre conscience superficielle ou que l'a défigurée le vouloir accessoire, mais telle qu'elle est dans le plus profond de nous-même. « La grandeur de l'art véritable c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus, au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons... Tout simplement notre vie, la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue ».

On peut se faire une idée un peu plus nette de « la recherche

du temps perdu »: recomposition par simplification et surtout par analyse intelligente d'une vie psychologique, ressaisissement des mille détails inaperçus par la conscience spontanée et réalisation de chacun d'eux, avec toute l'intensité qu'il aurait dû avoir dans notre conscience s'il avait eu son plein épanouissement; jaillissement perpétuel de sensations, et détail de chacune en multiples facettes, toutes illuminées et réchauffées à point comme si elles résumaient notre vie psychologique toute entière.

Et le champ sur lequel se projette le microscope ou le télescope de l'observation proustienne (on peut dire l'un ou l'autre avec une vérité presque égale) est la lente maturation psychologique d'un adolescent très nerveux et très sensuel qui prend peu à peu conscience de lui-même et du milieu passablement immoral qui l'entoure. D'où une double source de périls, venant des personnages et du décor, mais surtout de la psychologie du jeune Marcel, héros principal, dans lequel, en bien des endroits, l'auteur transparaît et se raconte lui-même.

Le récit nous fait vivre dans la société riche et mondaine du Paris d'avant-guerre, distinguée, pleine d'esprit et souvent de délicatesse, mais oisive, infatuée d'elle-même, ne cherchant qu'à jouir et à se défendre contre ceux qui n'en font pas partie. Par indépendance d'esprit et goût du document vécu, Proust a voulu peindre avec une étincelante vérité, non les qualités cachées, mais les ridicules et les vices de tous les acteurs de cette comédie humaine, qui se joue dans les salons. On est captivé par leur esprit et la beauté humaine de leur portrait au point de passer condamnation sur leurs déficits moraux; à les regarder vivre, on risque de réaliser ce qu'il dit des hommes à mœurs spéciales : « Ils ne se rendaient plus compte de ce qu'il pouvait y avoir de moral ou d'immoral dans la vie qu'ils menaient parce qu'elle était celle de leur entourage » (T. R. I. 196).

Le personnage de Swann est spécialement bien dessiné, spécialement connu aussi, puisqu'il donne son nom à la première partie du roman. Il est artiste, délicat de pensées et de sentiments, si homme du monde, que les salons les plus huppés se le disputent; mais il met sa gloire à compromettre les plus solides amitiés par

des passades avec des femmes de chambre et tout un long épisode est consacré à nous faire revivre les détails de sa longue liaison avec Odette de Crécy, courtisane célèbre qu'il finit par épouser.

La majorité des personnages font bon marché de la moralité et n'apprécient quelqu'un que dans la mesure où il s'en affranchit, mais leur licence se manifeste surtout dans les questions d'amour au point qu'on a pu faire une gloire à Proust d'avoir, le premier, étudié en détail dans le roman le problème de l'anomalie sexuelle. Nous n'avons pas à reproduire ici tous les tableaux qu'il en esquisse devant nous ; contentons-nous de mentionner que, presque dès l'apparition du baron de Charlus, le caractère le plus haut en couleurs et le mieux étudié de toute l'œuvre, il est fait allusion à ce vice, qu'il n'est jamais totalement oublié, que même la quatrième partie a précisément pour titre Sodome et Gomorrhe. Jamais une hardiesse de description, jamais une parole d'approbation non plus, mais des allusions, des sous-entendus, des échos lointains de scènes de débauche, par ailleurs un singulier parti-pris d'indifférence, pour ne pas dire de sympathie pour les « anormaux », victimes impuissantes de leur nature et, en tant que tels, sympathiques à toute âme délicate. Il y a là une espèce de prédestination, un coup « du génie qui dirige les mondes ». « Dès que j'eus considéré cette rencontre de ce point de vue, tout m'y sembla empreint de beauté » (citation d'E. S. 217). Par ailleurs les qualités humaines de cœur et d'esprit ne manquent pas aux invertis et arrivent à faire admettre la conclusion : « combien la matière (de l'amour) est indifférente, que tout peut y être mis par la pensée, vérité que le phénomène si mal compris, si inutilement blâmé, de l'inversion sexuelle grandit plus encore que celui déjà si instructif de l'amour (normal) » (T. R. II. 69).

Tous ceux qui ont vu le Marcel de la réalité, tous ceux qui ont regardé sa photographie ont été frappés par ce visage tout en finesse, aux yeux en même temps extraordinairement vifs et profonds. La physionomie morale de celui du récit est, elle aussi, toute en nuances excessivement ténues, mais où prédomine **la sensibilité, pour ne pas dire la sensualité la plus morbide :**

une finesse d'esprit sans pareille, une générosité et une bonté de cœur très réelles, mais un profond détraquement psychologique et moral venant de son déséquilibre nerveux. Dès l'adolescence, sur les conseils du docteur Cottard qui préconise les cordiaux comme remèdes aux étouffements, il se fait une habitude de l'alcool. Encore conduit aux Champs Élysées par sa vieille bonne, il contracte une amitié exaltée pour Gilberte Swann, fillette de son âge; boudé par elle, il se console auprès de la mère, au charme déjà mûr mais capiteux encore, qui le captive. Plus tard, fréquentant les maisons de tolérance, il a le courage, pour être bien vu d'une patronne et de ses pensionnaires, de faire transporter chez elles du mobilier hérité d'une tante. Simultanément nous le voyons s'enflammer à l'aspect de toute femme un peu attirante qui traverse le paysage.

Tout cela, sans aucun souci supérieur de religion ou de moralité. Le christianisme existe dans cette œuvre comme phénomène social, prétexte pour mettre en scène des prêtres ou des dévotes, ou pour remplir de longues pages d'une admirable description d'église. Mais de son influence sur la vie morale, pas de trace; nous savons que Proust admirait les belles cérémonies, mais qu'il n'a voulu la présence d'un prêtre à son chevet qu'un quart d'heure après sa mort. Dans son livre sont multipliées les insinuations plus ou moins accentuées contre la morale de la bonne société et même contre la morale tout court. Marcel, du reste, confesse lui-même : « Le sentiment de la justice m'était inconnu jusqu'à une complète absence de sens moral. J'étais au fond de mon cœur tout acquis à celui qui était le plus faible et qui était malheureux » (XI. 119).

Il est trop homme du monde et trop lettré pour pousser trop crûment des descriptions sensuelles, mais il se met tout entier dans la résurrection imaginative de ce temps perdu, sans qu'aucun souci extérieur le retienne, et ses impressions seront toujours remarquables de nuance et de chaleur, parfois toutes en délicatesse et en poésie, parfois aussi gonflées de lubricité sous-jacente et de nature à produire dans le lecteur les pires exaltations de l'imagination et des sens.

M. Ramon Fernandez, directeur de la *Nouvelle Revue Française*, a publié un volume de « *Morceaux choisis de Marcel Proust* » généralement lisible par tout le monde, dans lequel abondent les passages du premier genre, par exemple, le clocher de Saint-Hilaire : « En entrant chez le pâtissier, on avait devant soi le clocher qui, doré et cuit lui-même comme une grande brioche bénie, avec des écailles et des égouttements gommeux de soleil, piquait sa pointe aiguë dans le ciel bleu. Et le soir quand je rentrais de promenade et pensais au moment où il faudrait, tout à l'heure, dire bonsoir à ma mère et ne plus la voir, il était au contraire si doux dans la journée finissante, qu'il avait l'air d'être posé et enfoncé comme un coussin de velours brun sur le ciel pâli qui avait cédé sous sa pression, s'était creusé légèrement pour lui faire sa place et refluait sur ses bords; et les cris des oiseaux qui tournaient autour de lui semblaient accroître son silence, élancer encore sa flèche et lui donner quelque chose d'ineffable » (p. 38). Ou la description du cours de la Vivonne : « Ça et là, à la surface, rougissait comme une fraise une fleur de nymphea au cœur écarlate, blanc sur les bords. Plus loin, les fleurs plus nombreuses étaient plus pâles, moins lisses, plus grenues, plus plissées et disposées par le hasard en enroulement si gracieux, qu'on croyait voir flotter à la dérive, comme après l'effeuillement mélancolique d'une fête galante, des roses mousseuses en guirlandes dénouées » (p. 70).

A côté de pages de ce genre heureusement assez nombreuses, après les descriptions étincelantes de verve des fêtes de l'aristocratie ou des diners de Madame Verdurin, nous devons subir d'autres détails plus sujets à caution, nous enfoncer avec Marcel dans des coussins de velours, captivés par la trop séduisante beauté de Madame Swann, pénétrer avec lui dans ses sentiments plus ou moins équivoques pour la mère et la fille, voir même, de façon plus suggestive que par nos yeux, le grain et la couleur de peau de chaque membre de la famille. Évidemment, le mal sera toujours voilé, sans jamais rien de criant, mais suggéré de façon parfois plus capiteuse que dans une pornographie sans talent. Pour s'en convaincre, il suffirait de

relire, pris au hasard, le récit des préliminaires de la possession (XIV. 193, 194), ou cette phrase tirée des *Jeunes Filles en fleurs :* « C'est comme déléguée des autres sens qu'elle (la vue) se dirige vers les jeunes filles. Ils vont chercher l'une derrière l'autre les diverses qualités odorantes, tactiles, savoureuses, qu'ils goûtent ainsi même sans le secours des mains et des lèvres; et capables, grâce aux arts de transposition au génie de synthèse où excelle le désir, de restituer sous la couleur des joues ou de la poitrine l'attouchement, la dégustation, les contacts interdits, ils donnent à ces filles la même consistance mielleuse qu'ils font quand ils butinent dans une roseraie ou dans une vigne, dont ils mangent des yeux les grappes » (J. F. II. 173, 174).

Les trois citations que nous venons de présenter font toucher du doigt les meilleures qualités de Proust, qui le rendent parfois si attirant, en même temps que ses dangers et le trouble profond qu'il peut provoquer dans la sensibilité de ses lecteurs. Psychologue sans pareil et magicien de la plume, il arrive à nous rendre perceptibles, en les faisant vibrer avec intensité, les fibres les plus ténues de notre subconscient; sous sa plume, la vie devient une féerie véritable. Par malheur, elle perd tout ce qui en fait la noblesse et l'énergie pour n'être plus que chatoiement d'esprit, étalage de vanités, excitation de la sensualité. Rien ne nous éloigne de ce domaine et nous y sommes presque toujours. Paul Claudel a dit : « Les analyses de Proust sont intéressantes; mais c'est l'analyse de la décomposition » (N. L. 18 avril 1925). André Maurois le loue d'avoir rendu à l'homme sa place dans la nature, celle d'un animal lascif (H. Charasson, *Croix*, 16/17 déc. 1928). Le lecteur est heureusement protégé un peu par la longueur de l'œuvre et la lenteur interminable de ses descriptions qui nécessitent parfois beaucoup de patience; mais il n'en est pas moins vrai qu'à regarder trop longtemps l'homme sous cet aspect le moins intéressant, on finit nécessairement par changer un peu soi-même. On devient moins spirituel, plus charnel, et, même si la chute tarde à venir, on est inconsciemment plus enclin à s'y laisser glisser à la première occasion.

Florennes. *(A suivre)* Fr. PAPILLON, S. I.